



**64^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Forum**

NAGUIMA

UN FILM DE
JANNA ISSABAEVA

*** DINA TONKOURAEVA, GALINA PIANIKI, MARIA MELJENTSEVA ***
 *** SERGE JANJAZVITZ *** ANTON BOLDKUNDIN *** ADIL WERKENDIN *** MADINA AMUKSANGOVA *** MADINA DUTEBENOVA *** AZAMAT ALTYBASOV ***
 *** PRODUCED BY SUN PRODUCTIONS *** PRODUCED BY JENNA ISSARAEVA *** WRITTEN BY CRI AN TA JONG *** DIRECTED BY PHANG HUI CHITTING *** EDITED BY JENNA ISSARAEVA ***







FESTIVAL DU FILM ASIATIQUE DE DEAUVILLE 2014
GRAND PRIX



PANAME DISTRIBUTION PRÉSENTE

NAGUIMA

UN FILM DE JANNA ISSABAEVA

DURÉE : 1H17

2014 — KAZAKHSTAN — DCP — 1,85 - DOLBY — COULEUR

SORTIE LE 26 NOVEMBRE 2014

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.PANAME-DISTRIBUTION.COM

DISTRIBUTION :
Paname Distribution
143 rue de Rennes 75006 Paris
Tél. : 01 40 44 72 55
laurence.gachet@paname-distribution.com

PRESSE :
Laurence Granec et Karine Ménard
92 rue de Richelieu 75002 Paris
Tél. : 01 47 20 36 66
laurence.karine@granecmenard.com





SYNOPSIS

Kazakhstan de nos jours.

Naguima, jeune femme réservée, abandonnée à la naissance, partage une chambre dans un quartier-dortoir d'Almaty avec sa sœur de cœur, Ania, rencontrée à l'orphelinat. Enceinte, Ania meurt lors de l'accouchement. A nouveau seule, Naguima va tenter de reformer une famille...



ENTRETIEN AVEC JANNA ISSABAEVA

Comment est née l'idée de faire ce film ?

Un jour, j'ai lu un article dans un journal kazakhstanais sur la vie dans nos orphelinats. Il y était dit que tous les orphelins du Kazakhstan, une fois leurs études scolaires terminées, recevaient les renseignements détaillés concernant leurs parents biologiques : noms et prénoms, adresse, etc. C'est un droit constitutionnel des orphelins. Même si l'un des parents est en prison, on indique le nom de la prison à l'orphelin ainsi que l'article de loi aux termes duquel il a été condamné. J'ai été stupéfaite, car je pensais auparavant que tout cela restait secret. En France, par exemple, la loi stipule que les informations concernant les parents ayant renoncé à leurs enfants doivent rester secrètes.

La deuxième chose qui m'a profondément étonnée, et qui est la conséquence de la divulgation de ces informations à nos orphelins, est que près de 80 % (il n'y a pas de statistiques nationales, ce chiffre est celui d'un orphelinat) de ceux-ci tentent de retrouver leurs parents biologiques. Cette quête se termine très souvent tristement pour ces orphelins...

Le thème de l'enfance est un thème récurrent, non seulement dans le cinéma d'Asie centrale — chez votre compatriote Darejan Omirbaev ou votre collègue kirghize Aktan Arym-Koubat (Abdykalykov) —, mais aussi dans le cinéma russe (LE RETOUR d'Andreï Zviaguintsev, KOKTEBEL de Boris Khlebnikov et Alexeï Popogrebski), ukrainien (LA MAISON À LA TOURELLE d'Eva Neymann)... Avez-vous une explication à cela ?

Je ne peux ni ne veux parler au nom de tous ces metteurs en scène issus du territoire de l'ex-URSS. En revanche, pour moi, l'enfance fut un moment capital de mon existence. Pour des raisons que je n'exposerai pas ici, j'ai vécu mes neuf premiers mois en ville avec mes parents, puis, à neuf mois,

ma grand-mère m'a prise avec elle et m'a emmenée dans son village. Elle me nourrissait en me donnant le sein : quand elle a commencé à me le donner, les montées de lait sont revenues et elle m'a nourrie au sein jusqu'à l'âge de cinq ans. Puis, quand j'ai eu cinq ans justement, un couple de personnes que je ne connaissais pas est venu au village et a dit : « Bonjour, nous sommes ton papa et ta maman. Nous venons te reprendre et nous te remmenons en ville. » Je ne pense pas que vous puissiez imaginer l'abîme qui séparait alors les villages kazakhs des villes en béton ! Arrivés en ville, ils m'ont dit : « Voilà, c'est là que tu vas vivre désormais, avec nous et cette petite fille-là qui est ta petite sœur. » J'ai fait une vraie dépression à cinq ans et je me suis murée dans le silence. Je n'ai plus prononcé un mot pendant des mois, au point que les voisins pensaient que j'étais muette. Cette période a laissé en moi des traces indélébiles, mon cœur étant coupé en deux entre ma mère et ma grand-mère...

Pour revenir à votre question, je pense que Darejan, Aktan, moi... avons eu des enfances très difficiles. Il me semble que c'est pour cette raison que ce thème de l'enfance revient dans nos films comme un leitmotiv.

Où avez-vous tourné le film ?

Dans les environs d'Almaty, dans une banlieue-dortoir. Nous avons tourné dans des conditions difficiles : nous n'avions que mon propre argent pour faire ce film et j'ai dû me contenter d'une équipe de douze personnes seulement. Je n'avais même pas d'assistant ! Ce n'étaient pas les candidats qui manquaient, sachant que j'étais prête à prendre même un stagiaire, mais mon directeur de production m'a dit que nous arrivions à tous tenir dans deux monospaces — si jamais je prenais un assistant, il faudrait alors prendre un troisième véhicule — et qu'il valait mieux, au cas où on aurait l'argent pour ce faire, l'investir dans autre chose... Puis mon ami Ertan Bajanov m'a aidée financièrement quand on est arrivés au bout de mes ressources et qu'on n'avait plus de quoi payer ni essence, ni nourriture. Je suis allée le trouver, l'ai imploré de me soutenir et il l'a fait.

On a tourné avec un appareil-photo et avec mon propre matériel. En fait, je travaille toute l'année pour la télévision et j'ai mon propre studio. C'est la vie que je me suis choisie : travailler toute l'année sur des commandes pour la télé et prendre mon congé annuel durant lequel je tourne mes propres projets. Pour moi, c'est une question de survie.

Compte tenu des moyens extrêmement restreints, nous avons dû – avec mon chef-opérateur et mon chef-décorateur – faire un story-board très précis en dessinant absolument tous les plans très en amont du tournage. Nous avons même monté le film sur papier pour le tourner très fidèlement à ce qu'on s'était dit. Toute cette préparation nous a pris un mois et demi. Nous travaillons tous les trois pour la télé : donc, après notre journée de travail, nous nous réunissons pour avancer sur le projet, chaque soir de 17 h à 21 h. C'était assez épuisant, car nous commençons tôt nos journées à la télé, mais nous l'avons fait sans jamais avoir eu l'intention d'établir un quelconque record. On aurait adoré avoir plus de moyens et de temps... De fait, on était tellement prêts qu'on a tourné tout le film en douze jours.

Quel a donc été le budget du film ?

Le tournage, avec le salaire des acteurs, les lieux, le matériel, a coûté environ 50 000 dollars. En incluant tous les travaux techniques de postproduction qui ont suivi, le budget total s'est élevé à 150 000 dollars – auxquels il convient d'ajouter tous les frais relatifs à la promotion faite pour et durant les festivals. Et ce n'est pas terminé, car on s'apprête à sortir le film au Kazakhstan et il nous faut payer les DCP, les posters, etc.

Où avez-vous trouvé vos actrices ? Ce sont des actrices professionnelles ?

C'est une très bonne question, car on revient au tout début du projet. J'avais une responsable de casting qui, comme tous les responsables de casting, souhaitait que je lui fasse une description précise du personnage principal afin qu'elle se mette en quête de la jeune fille. Or je lui répétais que peu m'importait qu'elle soit petite, grande, grosse, maigre, jolie ou pas :

ce que je voulais, c'est qu'elle soit « particulière »... Cela la mettait hors d'elle et elle me disait qu'elle ne trouverait pas sans que je lui donne des consignes précises.

On a quand même fait passer une petite annonce et, comme dans tous les pays du monde, un nombre impressionnant de jeunes filles sont venues pour faire des essais. Néanmoins, rêvant de gloire et de cinéma, elles semblaient toutes issues de familles aisées et dégageaient quelque chose qui ne me convenait pas. Je me suis dit alors qu'on devait aller chercher dans les orphelinats, car les orphelins ont justement quelque chose de « particulier », quelque chose que les autres n'ont pas, que je suis incapable de formuler, mais les orphelins ont cette spécificité. Et, de fait, dès le premier orphelinat où ma responsable de casting s'est rendue, on a trouvé Naguima. On a également trouvé Ania dans un autre orphelinat. Néanmoins, et malgré leur envie de faire ce film, elles avaient très peur. Dina Toukoubaeva, qui interprète le rôle de Naguima, me disait qu'elle avait changé d'avis, qu'elle ne voulait plus tourner, qu'elle allait nuire à mon film... Et, à chaque conversation que j'avais avec elle, elle finissait en larmes sans jamais me regarder dans les yeux : impossible pour elle de me regarder dans les yeux. C'est là que je lui ai dit que la profession d'acteur était la profession la plus simple au monde : « Tu fais tout ce que te dit le metteur en scène. Il te dit : "Ne bouge plus" et tu ne bouges plus. Il te dit : "Tais-toi" et tu te tais, "avance" et tu avances. C'est tout ! » Elle a accepté de faire des essais et je lui disais : « Là, tu t'arrêtes et tu comptes mentalement jusqu'à 4, puis tu repars », et c'est comme ça qu'on a commencé à travailler ensemble. Mais ma plus grande joie, c'est d'avoir vu Dina se métamorphoser durant le tournage : elle s'est ouverte comme une fleur s'ouvre au monde. Son allure a changé, sa démarche a changé, tout en elle s'est transformé. Elle allait même jusqu'à dire aux autres acteurs : « Ne fais pas ça, Janna n'aime pas qu'on fasse ça. »

Vous dites avoir tourné avec un appareil-photo, néanmoins vous avez dû recourir à du matériel professionnel que vous n'aviez sans doute pas. Or vous ne travaillez pas du tout avec le studio d'État Kazakhfilm, qui dispose, lui, de tous les moyens techniques. Quelle en est la raison ?

Je ne travaille pas avec Kazakhfilm, car je chéris ma liberté plus que tout au monde, alors que, en produisant des films, Kazakhfilm en devient le propriétaire. Dans les contrats que les metteurs en scène signent avec Kazakhfilm, il y a des articles selon lesquels Kazakhfilm peut te dégager du projet, peut changer le nom de ton film, en changer la fin... En revanche, Kazakhfilm peut louer son matériel sans être producteur du film, mais je n'y ai jamais recours : les tarifs de location sont très hauts, des sociétés privées font des prix plus intéressants et j'ai des amis qui, sachant quels types de films je fais, me prêtent gratuitement le matériel dont j'ai besoin. Même la grue dont j'ai eu besoin pour le dernier plan du film quand la caméra tourne autour de Naguima, je l'ai eue pour une somme extrêmement modique, à un vrai prix d'ami.

Pourquoi, vous qui êtes kazakhe et qui avez tourné ce film au Kazakhstan, avez-vous choisi de le tourner en russe et non en kazakh ?

Je me suis dit, tout d'abord, que j'allais tourner ce film en kazakh. Puis, quand j'ai imaginé le personnage de la sœur de cœur de Naguima, Ania, j'ai décidé qu'elle serait russe, car la vraie amitié ne connaît pas de nationalités. De plus, cela m'a permis d'avoir un plus large choix d'acteurs. Enfin, je pense que le russe dans ce film en accroît l'ampleur. C'est mon deuxième film en russe ; tous ceux que j'avais réalisés auparavant étaient en kazakh. En revanche, deux répliques sont en kazakh, car il s'agit d'interjections et, si je les avais fait dire en russe, elles auraient eu une tonalité plus rude, voire plus vulgaire.

BIOGRAPHIE DE JANNA ISSABAEVA

Née en 1968 à Almaty — qui était à l'époque, sous le nom d'Alma-Ata, la capitale de la république soviétique du Kazakhstan —, Janna Issabaeva fait tout d'abord des études de journalisme à l'Université d'État du Kazakhstan, dont elle sort diplômée en 1991. Elle se tourne alors rapidement vers la production, puis vers la mise en scène de cinéma.

Elle assure la production exécutive de deux films d'Amir Karakoulov, **DERNIÈRES VACANCES** (1996) et **JYLAMA** (2001) et tourne son premier long-métrage en 2007.

Elle travaille toute l'année pour une chaîne de télévision, tournant notamment des séries.

2007 — **KAROY**, écrit, mis en scène, produit et financé par Janna Issabaeva. Drame philosophique sur un homme hésitant entre deux types de vies, jusqu'à ce qu'il retrouve sa mère... Le film fut présenté dans la section Critic's Week du Festival de Venise en 2007 et a concouru pour le Prix du Meilleur Metteur en Scène Asiatique aux Asia Pacific Screen Awards. Le directeur de la photo, Renat Kassay, a obtenu le Prix de la Meilleure Image au Festival de Khanty-Mansiïsk (Russie).

2009 — **OÏPYRMAÏ** ou **MES CHERS ENFANTS**, écrit et mis en scène par Janna Issabaeva, comédie musicale sur une simple famille kazakhe à qui il arrive quelques péripéties, a obtenu deux prix au Festival Kinoshok (Russie).

2011 — **PERDRE SON INNOCENCE À ALMA-ATA**, produit, écrit et mis en scène par Janna Issabaeva, est un film composé de 13 nouvelles contenant 13 premiers rapports sexuels d'adolescents kazakhs. Le film fut présenté au Festival de Varsovie.

2012 — TALGAT, produit, écrit et mis en scène par Janna Issabaeva, relate l'histoire d'un garçonnet de onze ans vivant dans les faubourgs d'Almaty et qui doit travailler pour subvenir aux besoins de sa famille déficiente. Le film fut présenté aux Festivals de Busan (Corée du Sud), Hanoï, Munich, Jaipur...

2013 — NAGUIMA, produit, écrit et mis en scène par Janna Issabaeva, a eu sa première mondiale au Festival de Busan, avant d'être repris dans la section Forum du Festival de Berlin 2014 puis présenté au Festival du film asiatique de Deauville où il a reçu le Grand Prix.

2014 — BOPEM, en postproduction.

NAGUIMA est le premier film de Janna Issabaeva qui ait une sortie commerciale en France.



LE CINEMA AU KAZAKHSTAN

Balbutiante avant la Seconde Guerre mondiale, la cinématographie kazakhe prend véritablement son essor durant et après cette guerre, car les grands studios russes, Mosfilm et Lenfilm, sont déplacés à Alma-Ata pour les éloigner du front. C'est là, notamment, qu'Eisenstein tourna *IVAN LE TERRIBLE* et c'est sur ces tournages russes que se formeront les premiers cadres de cette nouvelle cinématographie. Les années soixante et le Dégel font émerger de réels talents (Chaken Aïmanov, Alexandre Karpov...), mais, en URSS, l'heure n'est pas à la mise en valeur des nationalités « périphériques » à l'extérieur des frontières et rarissimes sont les œuvres qui parviennent en Occident.

Il faut attendre la fin des années quatre-vingt pour voir apparaître, à la faveur de la Perestroïka, une « nouvelle vague » kazakhe qui va faire les beaux jours des festivals internationaux (Rachid Nougmanov, Serik Aprymov, Satybaldy Narymbetov, Ermek Chinarbaev – qui vient de tourner un film avec Gérard Depardieu, *LA VOIX DE LA STEPPE*), à défaut de connaître une destinée commerciale. De fait, il n'est sorti en France, durant les vingt dernières années, que 10 films kazakhs, dont 5 furent coproduits avec la France. L'année 2014 fait, dès lors, figure d'exception, puisque *NAGUIMA* est le troisième film kazakh à sortir cette année, après *LEÇONS D'HARMONIE* d'Emir Baigazin (primé à Berlin en 2013) et *L'ÉTUDIANT* de Darejan Omirbaev (présenté à Un certain regard en 2012). C'est surtout ce dernier qui fait figure de leader, tout au moins à l'étranger, car sur les 13 films sortis en France (en incluant ceux de 2014), 6 lui sont dus.

Cette cinématographie fait aujourd'hui le grand écart entre un cinéma d'auteur, auquel s'intéressent de près les festivals étrangers, et les blockbusters et films d'action nationaux qui ne voyagent pas au-delà des frontières de l'Asie centrale. La production est aujourd'hui d'une vingtaine de



longs-métrages par an (il y en avait seulement 4 en 2002), dont environ la moitié sont issus du grand studio d'État Kazakhfilm. Seul studio de la région à disposer aujourd'hui de tout l'équipement nécessaire aux tournages et à la postproduction, Kazakhfilm produit des films dont les principaux fleurons, ces dernières années, relatent l'enfance et l'adolescence du président du pays, Noursoultan Nazarbaev.

L'exploitation est sans doute le secteur qui a connu les plus profondes mutations depuis dix ans : le pays comptait 42 écrans en 2002 ; il en comptait, au 1er janvier 2014, 213 dont 62 numérisés, ainsi que 2 salles Imax. De nouvelles salles continuent de voir le jour, car il n'y a encore que 1 écran pour 80 000 habitants (contre 1 pour 40 000 en Russie et 1 pour 11 500 en France). 346 nouveaux films sont sortis sur les écrans en 2013, les films américains dominant le box office et le cinéma national s'octroyant entre 8 % et 10 % de part de marché. Avec environ 14 millions de spectateurs (pour 17,5 millions d'habitants), le pays est incontestablement, parmi les cinq républiques d'Asie centrale ex-soviétiques, celui qui a su le mieux reconstruire son industrie cinématographique après les années de déshérence qui avaient suivi l'effondrement de l'URSS. Il reste néanmoins à ce pays indépendant à conquérir l'indépendance de son marché : de fait, la quasi-totalité des films étrangers sortant sur ce territoire (à la notable exception des films turcs) sont toujours acquis par des sociétés russes pour l'ensemble de l'ex-Union soviétique, Kazakhstan compris. Les quelques velléités d'acquisitions en direct n'ont, pour l'instant, pas changé la donne.



FICHE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Scénariste et metteur en scène.....Janna Issabaeva
Directeur de la photoSayat Jangazinov
Chef-décorateurAnton Bolkounov
SonAdyl Merekenov
Costumes et maquillage.....Madina Amirkhanova
CastingMadina Outebaeva
Montage.....Azamat Altybassov
CoproducteurErlan Bajanov
Produit parJanna Issabaeva

Avec

Naguima..... Dina Toukoubaeva
Nina, la prostituée..... Galina Pianova
Ania..... Maria Nejentseva

Textes du dossier de presse : Joël Chapron

Affiche : Jérôme Le Scanff

DP : La Gachette

